9e ANNÉE — OCTOBRE 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les Doubles

Les apparitions et les manifestations qui se produisent, à toutes les distances, au moment de la mort, sont difficiles à expliquer, tout en étant certaines. Nous cherchons toujours, tout naturellement, à comprendre les phénomènes. Il me semble que la constatation de la réalité des doubles de vivants peut nous y aider. Consacrons-leur un article.

Ces dédoublements de l'être humain, les bilocations, ont été l'objet d'observations attentives. Suivant une vieille habitude, on a commencé par les révoquer en doute, on les a niés par raisonnements insuffisants, par parti pris de se refuser à admettre ce que l'on ne comprend pas. Soyons plus indépendants, aimons à nous instruire, ne nions rien d'avance, donnons-nous la peine — ou le plaisir — d'analyser en toute liberté d'esprit.

Les exemples de doubles, de bilocations, d'apparitions, sont si nombreux qu'il est impossible de les réfuter tous et de douter de leur réalité.

Or, en admettre un seul, c'est admettre leur possibilité.

Autrefois, les saints paraissaient en avoir le monopole, tels que saint Charles Borromée, de Milan, avec saint Martin, de Tours ; saint Antoine de Padoue prêchant à Montpellier ; sainte Catherine Ricci, de Prato, s'entretenant avec saint Philippe de Néri, à Rome ; saint Alphonse de Liguori, se transportant de son couvent napolitain jusqu'à Rome (c'est l'exemple le plus historique), etc., etc. Autrefois, on croyait aux miracles et on les recherchait dans la vie des saints. Aujourd'hui, les laïques, comme nous pourrions les appeler, produisent les mêmes phénomènes.

Souvenons-nous du cas si remarquable de Gœthe :

Le poète se promenait, un soir d'été pluvieux, avec son ami K..., revenant avec lui du Belvédère, à Weimar. Tout-à-coup il s'arrête, comme devant une apparition, et cesse de parler. Son ami ne se doutait de rien. Soudainement Gœthe s'écria : « Mon Dieu ! si je n'étais sûr que mon ami Frédéric est en ce moment à Francfort, je jurerais que c'est lui ! » Ensuite il poussa un formidable éclat de rire. — « Mais c'est bien lui... mon ami Frédéric ! Toi ici, à Weimar? Mais au nom de Dieu, mon cher, comme te voilà fait ! habillé de ma robe de chambre... avec mon bonnet de nuit... avec mes pantoufles aux pieds, ici, sur la grande route?... » K... ne voyait absolument rien et s'épouvanta, croyant le poète atteint subitement de folie. Mais Gœthe, préoccupé seulement de sa vision, s'écria en étendant les bras : « Frédéric, où es-tu passé? Grand Dieu !... Mon cher K..., n'avez-vous pas remarqué où a passé la personne que nous venons de rencontrer? » K..., stupéfait, ne répondait rien. Alors, le poète, tournant la tête de tous les côtés, s'écria d'un air rêveur : « Oui, je comprends... C'est une vision... Cependant, quelle peut être la signification de tout cela? Mon ami serait-il mort subitement?... Serait-ce donc son esprit? »

Là-dessus Gœthe rentra chez lui, et trouva Frédéric à la maison... Ses cheveux se dressèrent sur sa tête : « Arrière, fantôme ! » s'écria-t-il en reculant, pâle comme un mort. — Mais mon cher, réplique le visiteur interloqué, est-ce là l'accueil que tu fais à ton plus fidèle ami?... — Ah ! cette fois, s'écria le poète, riant et pleurant tout à la fois, ce n'est pas un esprit, c'est un être en chair et en os. » Et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

Frédéric était arrivé au logis de Gœthe, trempé par la pluie, et s'était revêtu des vêtements secs du poète ; ensuite il s'était endormi

dans un fauteuil et avait rêvé qu'il allait à la rencontre de Gœthe et que celui-ci l'avait interpellé avec ces paroles (les mêmes qu'il avait, en effet, prononcées) : « Toi, ici, à Weimar? Quoi... avec ma robe de chambre... mon bonnet de nuit... et mes pantoufles, sur la grande route? »

Il peut s'agir, ici, d'une transmission d'*images* par ondes psychiques, entre deux cerveaux harmoniquement accordés, l'un remplissant le rôle d'appareil émetteur d'ondes et l'autre de récepteur. La physique moderne nous offre des exemples qui peuvent nous mettre sur la voie de l'explication, dans la photographie à distance et la téléphonie sans fil. Dans ce dernier cas, ce n'est pas la parole qui voyage d'un point à un autre. Elle se transforme en ondes hertziennes pour aller du point de départ au point d'arrivée, où le détecteur de réception la reconstitue pour l'audition.

Le rêve de l'ami a pu se transmettre à Gœthe sous forme d'ondes éthérées, lesquelles, en frappant le cerveau du poète, ont reconstitué l'image réelle (toutes les images se formant, d'ailleurs, dans notre cerveau).

Nous n'avons pas le droit de refuser à l'admirable appareil qu'est notre cerveau, doué de facultés physiques et mécaniques si extraordinaires, les propriétés que nous utilisons dans les appareils scientifiques que nous construisons nous-mêmes.

Sur cette relation de Gœthe et sur les analogues, on croyait, il y a cinquante ans, être quitte de toute explication par un mot, un simple mot, celui-ci : *Hallucination*.

On n'était pas difficile.

On peut remarquer plusieurs autres observations psychiques dans la vie de Gœthe. Ceux qui ont lu ses *Mémoires* ont vu le récit de ses amours avec la charmante fille du pasteur de Sessenheim, près de Strasbourg, idylle assez passionnée, d'ailleurs, et qui laissa dans son cœur un impérissable souvenir.

Quand l'heure des adieux fut arrivée, Gœthe dut rentrer en Allemagne, le cœur plein d'amour pour la petite Française. C'était en 1771. On versa des larmes intarissables ; mais il fallut se séparer.

Écoutons, maintenant, ce que raconte le futur auteur de *Faust :*

« Pendant que je m'éloignais doucement du village, je vis, non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'intelligence, un cavalier qui, sur le même sentier, s'avançait vers Sessenheim ; *ce cavalier, c'était moi-même ;* j'étais vêtu d'un habit gris bordé de galons d'or, comme je n'en avais jamais porté ; je me secouai pour chasser cette hallucination et je ne vis plus rien. Il est singulier *que huit ans plus tard, je*

me retrouvai sur cette même route, rendant une visite à ma Frédérique et *vêtu du même habit* dans lequel je m'étais apparu ; je dois ajouter que ce n'était pas ma volonté, mais *le hasard seul* qui m'avait fait prendre ce costume. Mes lecteurs penseront ce qu'ils voudront de cette bizarre vision ; elle me parut prophétique, et comme j'y trouvai la conviction que je reverrais ma bien-aimée, elle me donna le courage de surmonter la douleur des adieux (1). »

Ces deux exemples tirés de la vie de Gœthe nous indiquent, tout de suite, que la question des doubles est extrêmement complexe, et nous poussent encore un peu plus avant dans le nouveau monde dont l'exploration n'est que commencée. Les explications peuvent-elles en être données? Instruisons-nous d'abord par la comparaison des faits, beaucoup plus nombreux qu'on ne le supposerait. Les théories viendront après.

Les observations de doubles ont été fréquentes dans tous les siècles.

Le philosophe Jérôme Cardan, de Pavie (1501-1576) qui, à partir de sa 55e année, pouvait à volonté entrer en extase, nous décrit comme il suit cette extériorisation psychique :

« Quand j'entre en extase j'ai près du cœur comme le sentiment que l'âme se détache du corps, et cette séparation se produit ensuite par tout le corps, surtout par la tête et le cerveau. Après cela, je n'ai plus notion d'aucune sensation, excepté celle de me sentir hors du corps. » — Durant l'extase il ne sentait plus la goutte dont il souffrait beaucoup à l'état normal, parce que toute sa sensibilité était extériorisée (2).

Alfred de Musset voyait parfois s'asseoir à côté de lui un homme « qui lui ressemblait comme un frère ».

George Sand assure avoir eu plusieurs fois l'hallucination visuelle et auditive de son double.

Guy de Maupassant, au début de la paralysie générale qui devait l'enlever, voyait avec terreur un double de lui-même assis à sa table, et il s'est inspiré de cette hallucination dans *le Horla*.

Les manifestations de doubles coïncident avec divers états psychiques anormaux.

Ces réalités authentiques sont nombreuses, et nos lecteurs en connaissent des exemples célèbres, dont les plus populaires sont l'apparition de l'évêque Alphonse de Liguori, assistant le pape Clément XIV à son lit de mort, en 1774, tandis que son corps était endormi dans son cou-

(1) *Mémoires* de Gœthe, traduction de Mme Carlowitz, tome I, p. 270. — Voir aussi *Conversation de Gœthe avec Eckerman*, p. 405.

(2) CARDAN. *De rerum varietate*, XXXIV.

vent du royaume de Naples ; et celui, plus récent, de la jeune institutrice de pensionnat de Neuwelcke, en Livonie, Mlle Sagée, qui se dédoublait aux yeux stupéfaits de 42 pensionnaires. Ces exemples sont trop connus pour que nous y revenions ici. Instruisons-nous par d'autres, puisés dans mon enquête générale sur les phénomènes psychiques.

La relation que voici est des plus caractéristiques :

« Au mois de novembre 1850, m'écrivait le narrateur, invité au mariage d'une de mes cousines, à Lapalisse (Allier), je m'y étais rendu en compagnie d'un oncle, M. Meulien, de Chalon-sur-Saône.

« Nous étions couchés tous deux dans la même chambre. Le matin du départ de Lapalisse, où nous devions prendre la voiture de bonne heure, me réveillant vers sept heures, je vis mon parent debout, au pied de mon lit, les bras croisés sur son burnous, manteau à la mode de l'époque, et fixant sur moi un regard très triste. Je me dressai sur mon séant et je lui dis tout haut : « Comment? Déjà levé ! Mais nous avons bien le temps ! »

« L'apparition s'évanouit. Je regardai derrière moi. Mon oncle dormait paisiblement dans son lit.

« *Deux heures* plus tard, comme notre voiture roulait sur la route de Donjon, mon compagnon de voyage et une domestique âgée au fond de la voiture, moi sur le siège, je me sentis tirer par la manche et j'entendis la voix altérée de la vieille femme : « Monsieur Jules, votre oncle se trouve mal ! »

« Je me retournai. L'infortuné avait la tête renversée, les yeux blancs, un peu d'écume aux lèvres ; il mourait dans son burnous.

« Il fut ce matin-là ce qu'il avait été la veille. Rien dans sa manière d'être ne faisait soupçonner qu'il m'avait donné le spectacle étrange de se dédoubler, en se montrant à la fois sous deux figures, ici, en costume de voyageur, là, au lit, déshabillé et endormi, vivant et fantôme en même temps.

« J'avais alors vingt-et-un ans ; je jouissais d'un esprit parfaitement sain et équilibré.

« Comme témoignage, je peux citer Mme Alix Burelle, demeurant à Saint-Géraud-le Puy (Allier), ma cousine, au mariage de laquelle l'événement s'est produit, et qui se souvient de mon récit. »

Jules GARNIER,
à Aiguebelle (Drôme).

La manifestation qui vient d'être rapportée est l'une des plus curieuses de ma collection. Il semble que le voyageur, l'oncle, encore endormi, ait rêvé qu'il se préparait lui-même à monter en voiture et ait extério-

risé sa propre image. Le plus remarquable encore est qu'il était sur le point de mourir.

Un double qui rappelle celui de Mlle Sagée a été rapporté par le Dr Georges Wild, enquêteur des plus consciencieux ; il a été publié dans le *Light*, en 1882, p. 26, et reproduit par Aksakof dans *Animisme et spiritisme*, p. 514 :

« J'avais, écrit-il, d'excellents rapports d'amitié avec miss Jackson et sa mère... Le récit qu'elles m'ont fait a été confirmé par l'une des deux servantes qui en ont été témoins. Quant à l'autre, je n'ai pu la retrouver.

« Miss Jackson était très assidue à visiter les pauvres. Or, un jour qu'elle regagnait son domicile, après une journée charitable, elle se sentit fatiguée et mal à l'aise à cause du froid, et éprouva le désir d'aller à son retour se réchauffer auprès du four, dans la cuisine. Au moment précis qui correspondait à celui où cette idée lui passait dans l'esprit, deux servantes qui étaient dans la cuisine virent tourner le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrir et livrer passage à Miss Jackson. Celle-ci s'approcha du feu et se chauffa les mains. L'attention des servantes fut frappée par les gants de chevreau glacé couleur verte qu'elle avait aux mains. Subitement, devant leurs yeux, elle disparut. Stupéfaites, elles montèrent chez sa mère et lui firent part de l'aventure, sans oublier le détail des gants.

« Cette dame en conçut quelque appréhension, mais elle essaya de tranquilliser les servantes, leur disant que sa fille n'avait jamais eu de gants verts, et que, par conséquent, leur vision ne pouvait être qu'une illusion.

« Une demi-heure après, Miss Jackson en personne faisait son entrée ; elle alla droit à la cuisine et se chauffa devant le feu : elle avait aux mains des gants verts, n'en ayant pu trouver des noirs. »

Une enquête extrêmement sévère a contrôlé l'exactitude du fait qui vient d'être rapporté.

Que conclure?

Un double, habillé tel qu'il était au moment de son apparition... avec des gants verts ! Et il en est toujours ainsi : les vêtements font partie du dédoublement !

Imaginer le corps fluidique, le corps astral, le corps spirituel, tous les corps éthérés que l'on imaginera, ne me paraît pas du tout résoudre le problème.

Nier la réalité de ces apparitions est impossible. Il y en a trop.

Certains spirites croient expliquer les apparitions de défunts, avec leurs vêtements, en supposant que les esprits qui se manifestent peuvent aussi bien créer des vêtements qu'un corps matériel apparent, s'ils le désirent

pour mieux établir leur identité. C'est là une hypothèse à discuter, avec un soin extrême. Mais elle n'est pas applicable ici. Cette demoiselle qui avait froid a simplement pensé à aller se chauffer au fourneau de la cuisine, comme elle le faisait sans doute quelquefois dans les mêmes circonstances, et elle se disposait à y aller, elle y était déjà en esprit. Mais comment cette pensée, d'ailleurs banale, a-t-elle frappé la vue des deux servantes, au point de leur montrer les gants qu'elle portait à ce moment-là? Ce n'est pas seulement la pensée qui s'est transportée, c'est une image, une sorte de photographie, un aspect, une figure, et cela en dehors de toute volonté de se montrer aux servantes. Nous connaissons des apparitions expérimentales produites par la volonté : c'est un autre ordre de phénomènes. Ici, il s'agit d'une image en couleur et en relief, transmise télépathiquement.

Nous ne nous l'expliquons pas. Aurait-on expliqué les rayons X, la vue de notre squelette à travers nos vêtements avant cette invention? Et toutes les découvertes scientifiques?... La Science expliquera tout cela un jour.

Dans tous les cas, la constatation de ces Doubles nous prépare à reconnaître la réalité des apparitions de mourants et de morts.

Camille FLAMMARION.

Coup d'œil sur les temps présents

II

Notre époque, qui voit tant de ruines, assiste aussi à la faillite du matérialisme. On constate, non sans épouvante, que les ravages causés par lui dans l'ordre moral et social ne sont pas moindres que ceux dont la récente guerre nous a donné le spectacle dans l'ordre physique.

La science matérialiste a détruit l'idéal esthétique, en consacrant le naturalisme, qui dissèque la vie au lieu de la créer. En morale, elle a préconisé le déterminisme, qui pose en principe l'incapacité de l'effort et le renoncement à l'action. Enfin dans l'ordre social, l'émiettement à l'infini des pouvoirs et des responsabilités, la lutte des intérêts, la concurrence vitale nous ont fait un état de choses qui parfois confine à l'anarchie.

Positivisme et matérialisme, ces deux doctrines jugent tout du point de vue de l'intérêt immédiat, d'où est venu le culte exclusif de la fortune

et du succès, le dédain des mobiles moraux. Le peuple a oublié la simplicité de la vie, le respect des valeurs morales, de tout ce qui représente l'idéal élevé et constitue le but de l'évolution.

Ajoutez l'absence de toute conception nette et précise de la destinée, l'ignorance de l'objectif que l'homme doit poursuivre avant tout en ce monde, l'affaissement des croyances fortes et des sentiments religieux et étonnez-vous du désarroi des esprits au lendemain de la guerre mondiale. La vague du matérialisme jouisseur, en déferlant sur notre pays, avait submergé en partie ce qu'il possédait encore de noble et de grand, pour mettre à la place l'égoïsme, la vénalité, l'âpreté au gain. Mais la secousse terrible est venue réveiller la conscience nationale et le secours des puissances invisibles a arraché la France à l'envahissement qui la menaçait.

Aux âges de crédulité avait succédé l'âge de scepticisme. Les méthodes critiques et positives furent longtemps en honneur dans la science. On a passé toutes les théories, tous les systèmes au crible d'un examen rigoureux, méticuleux. Et qu'en est-il résulté? C'est que nous n'avions plus que la fragmentation infinie, la poussière de toutes choses.

Avec la théorie de l'inconnaissable, on a coupé les ailes à la pensée, on s'est gardé de toute conclusion, de toute affirmation touchant les notions de cause et de finalité et pour tout ce qui a trait au problème de l'être.

L'homme imbu de ces principes passe sa vie à se garer de toute cause d'erreur et même de toute opinion dans la crainte perpétuelle d'être trompé ; il perd de vue les hautes vérités, tout ce qui peut agrandir et féconder les âmes, et passe son existence dans un doute incessant. Cette méthode est funeste, c'est une habitude d'esprit aussi pernicieuse que l'excès de crédulité et la foi la plus aveugle.

Ce mal fut celui des générations que nous avons connues. C'est la cause de la stérilité de tant d'intelligences et de volontés atrophiées. Il n'a d'abord affecté que la classe bourgeoise, puis il s'est répandu dans les classes populaires et toutes les couches de l'ordre social ont été envahies. Nous étions devenus un peuple sans idéal, sans but élevé, un peuple ignorant du sens profond de la vie et de ses lois supérieures.

*
* *

Après les ruines et les écroulements que le XX^e^ siècle voit se produire, il faut préciser les rénovations qu'il doit préparer et accomplir. C'est toujours dans l'ordre intellectuel que celles-ci commencent. Les idées précèdent les faits, les préparent. C'est la logique des choses, la loi du progrès humain. La pensée s'est amoindrie par l'abus des méthodes

et des procédés d'analyse; par conséquent, ce sont les grandes synthèses, les grandes conceptions d'ensemble qu'il faut préparer.

Déjà un point de vue nouveau se crée sur toutes choses. Les objectifs intellectuels se sont déplacés. Aux méthodes nouvelles, il faut des hommes nouveaux. Pour la science libre de demain, il faut des esprits libres. C'est pourquoi nous nous tournons vers la jeunesse et nous nous adressons à elle de préférence. Les hommes de la génération actuelle, soumis à la discipline de l'Église ou à l'influence du matérialisme, sont mal préparés à cette grande tâche rénovatrice ; les cœurs et les intelligences faussés par des doctrines oppressives, se sont repliés sur eux-mêmes et n'ont eu ni le temps ni l'espace nécessaires pour penser et agir librement. Mais les jeunes hommes de notre temps ne doivent pas se faire illusion ; la tâche qui s'offre à eux est immense. C'est toute une œuvre de reconstruction qui s'impose. Tout l'édifice social et moral doit être repris par la base, reconstitué sur des principes nouveaux, et pour cela il convient d'abord d'en poser les fondations, d'en fixer les lignes harmonieuses.

Et tout d'abord, ainsi que nous l'avons démontré dans un précédent article, une foi est nécessaire, car aucune œuvre sociale ne peut subsister si elle ne s'appuie sur une conviction robuste. La foi est la base indispensable, le roc solide sur lequel doit s'élever tout édifice qui veut défier les siècles.

La foi de l'avenir ne sera plus la croyance aveugle du passé. Elle reposera sur la recherche personnelle, sur l'expérience de l'individu d'où découlera logiquement la liberté de pensée et l'autonomie de la conscience. L'ordre futur, l'ordre social consacrera le respect du moi, le libre développement de la personnalité. Il fera dépendre la croyance non plus de l'asservissement à des dogmes religieux ou à des négations arbitraires, mais de la libre acceptation de principes communs, résultant de la libre recherche individuelle.

Ce serait une erreur grossière de vouloir niveler le milieu social et de courber les âmes sous une règle uniforme. Ce serait aussi une méconnaissance complète de la grande loi qui régit la marche des êtres et des sociétés.

Cette grande loi, le spiritualisme moderne vient la révéler à tous. Au-dessus des théories et des systèmes, plus haut que les croyances et les religions, qui exprimaient des vérités partielles, il nous offre une conception plus large qui les relie toutes à travers les siècles, comme les anneaux d'une chaîne immense. En même temps il ouvre sur l'avenir des perspectives sans bornes et illumine de clartés plus vives la route douloureuse et ascendante de l'humanité.

***

Ainsi que l'a si bien exposé Myers, dans son beau livre : *Human Personality*, il faut avant tout expliquer l'homme à lui même, car en expliquant l'homme on comprend mieux l'Univers et Dieu. C'est ce que disait déjà Pope, le poète anglais, dans son *Essai sur l'homme:* « La première étude de l'homme, c'est l'homme lui-même. »

Sous ce rapport, il faut l'avouer, le XX^e^ siècle est resté dans une ignorance profonde. Nous n'en savons pas plus que des enfants. Le XIX^e^ siècle a consacré d'immenses labeurs à étudier la Nature ; il a étendu prodigieusement le champ de ses observations et de ses expériences ; mais en négligeant volontairement et par système l'étude de l'*Homme intérieur;* il n'a pas compris qu'il se mettait dans l'ignorance absolue des grandes lois du progrès et des principes de la vérité. C'est pour avoir négligé l'étude de la personnalité humaine que ceux dont la mission est de diriger les peuples se sont mis dans l'impossibilité de les conduire dans une voie sûre et féconde.

Et en effet, comment diriger les hommes, si l'on ignore systématiquement le principe fondamental de la vie et les lois de la destinée? Sous ce rapport, toute l'éducation humaine est à refaire. L'effort de l'avenir doit porter sur ce point avant toute autre chose.

C'est de cette ignorance volontaire que le matérialisme et le positivisme affectent vis-à-vis de l'homme intérieur, de sa constitution intime et de sa destinée, qu'est sorti le malaise social qui inquiète et menace notre pays.

Le formidable problème du travail, avec ses conséquences multiples, n'a pas d'autre origine que cette erreur capitale. On n'a voulu voir dans l'homme moderne qu'un corps à satisfaire et, partant de là, on ne s'est préoccupé que de ses besoins matériels. La lutte pour la vie est devenue aussi brutale qu'elle était aux temps barbares. La concurrence vitale, voilà le thème du jour, la situation que nous a faite la politique contemporaine.

Or, ce n'est pas avec des systèmes empiriques que l'on guérira ces maux. La cause du mal est intime et profonde, on pourrait presque dire qu'elle est constitutionnelle à l'homme. Ce sont ses erreurs qu'il faut corriger, ses passions qu'il faut guérir. Ce n'est pas sur la masse qu'il faut agir, mais plutôt sur l'individu ; c'est lui qu'il faut éclairer, amender, si l'on veut améliorer la société. L'homme intérieur doit être développé dans chaque personnalité vivante, sans quoi les phrases des tribuns seront aussi stériles que les formules des législateurs.

Mais encore une fois, pour accomplir cette tâche, il faut connaître à

fond les lois supérieures de la nature humaine, le principe de la vie en nous, et la loi d'évolution qui est une loi d'amour et non une loi d'airain comme l'a dit Haeckel, celle qui préside à nos destinées.

L'homme libre sur la terre libre tel sera l'idéal social de l'avenir. Toutes les prétendues réglementations du travail par la collectivité sont des violences imposées à la nature et à l'individu. C'est une forme de la tyrannie. Sans doute les hommes sont égaux, mais ils sont différents. La valeur personnelle résulte uniquement du degré d'évolution intellectuelle, physique et morale. L'homme ne peut réaliser sa destinée que par l'évolution; c'est l'unique moyen de continuer l'Histoire et de perfectionner le milieu social.

Mais, nous venons de le voir, il existe une doctrine à la fois vieille comme le monde et jeune comme l'avenir, parce qu'elle est éternelle étant la vérité, une doctrine qui résume toutes les notions fondamentales de la vie et de la destinée et dont le livre de Myers n'est après tout que le commentaire scientifique : c'est le *spiritisme !*

Le spiritisme se répand de plus en plus dans le monde, il déborde de toutes parts. Quelle est la société savante, la revue hebdomadaire, le journal quotidien qui ne s'occupe de ses phénomènes, de ses manifestations, soit pour les affirmer, soit pour les nier, les critiquer, les travestir ou les combattre?

Le spiritisme, c'est la question de l'heure présente, le problème universel. Il n'est plus possible de rester indifférent en face de lui !...

Et c'est précisément parce que cette invasion spirituelle remplit les deux mondes et préoccupe la pensée humaine, qu'il faut indiquer, à la jeunesse française et à tous les hommes de bonne volonté, les devoirs qui leur incombent vis-à-vis de cette foi nouvelle, de cette science jeune et forte qui donne à tous des preuves irréfutables de la vie après la mort et qui contient en germes toutes les résurrections de l'avenir !...

(A suivre.) Léon DENIS.

Choses vues

I

Quelques poésies de l'Esprit Jean

Il y a des personnes avec qui vous ne voudriez pas engager une conversation sur les phénomènes psychiques, parce que vous les savez indifférentes ou délibérément hostiles. Elles répondraient à vos arguments par un silence qui vous mettrait dans l'embarras, vous prenant

pour un naïf et un halluciné, et, quand vous auriez tourné le dos, elles se moqueraient de vous. C'est une humiliation à laquelle s'exposent toujours ceux qui s'écartent des chemins battus. On aurait tort de ne pas s'en consoler ; il est néanmoins désagréable, même avec la certitude que la vérité triomphera, de la voir bafouée par des aveugles si prévenus qu'ils n'ont aucun désir de la connaître. Nous vivons dans un monde inférieur où il suffit de travailler par des moyens nouveaux au bien de ses semblables pour être relégué au rang des perturbateurs nuisibles. Est-ce un motif de s'incliner respectueusement devant la routine? Vous ne le pensez pas. D'ailleurs on ne brûle plus les sorciers et le spiritisme, s'il excite encore la gaieté des ignorants, commence à être pris assez au sérieux par une foule de gens instruits pour devenir à son tour agressif, ce qui ne saurait être considéré comme l'indice d'un mauvais naturel, car le meilleur moyen de se défendre, c'est quelquefois d'attaquer.

Je vous présente d'abord mon médium, Mme Desrosiers. Ayant entendu parler d'un groupe où on se livrait à des expériences d'écriture automatique, elle sollicita la faveur d'y être admise, avec l'espoir d'obtenir des communications de son mari mort pendant la guerre. Elle essaya à cette occasion d'écrire et, à son grand étonnement, elle eut la révélation de sa médiumnité qui, dans l'espace de quelques mois, prit un développement extraordinaire. Ce furent des manifestations variées, des phénomènes physiques, des phénomènes intellectuels, surtout des poésies. Celles-ci sont d'inégale valeur, les unes médiocres, d'autres d'un tour élégant, nullement dignes de figurer dans une anthologie, curieuses néanmoins, si l'on songe à la manière dont elles se produisent. Mme Desrosiers est sans doute une personne très intelligente, un esprit net, vif, résolu, qu'une forte culture eût certainement rendue capable de se distinguer. Elle a fréquenté jusqu'à l'âge de douze ans l'école primaire de son village ; puis, pour gagner sa vie, elle a exercé un métier. Absorbée par un travail fatigant, elle n'a eu ni le loisir ni le goût de faire de la littérature. L'aptitude à rimer lui est venue subitement, sans la moindre préparation, à son insu. Elle ne sait jamais, avant de les avoir déchiffrés, si les messages produits automatiquement sont en prose ou en vers. Elle écrit avec une rapidité pour ainsi dire folle. La main ne pose pas sur le papier ; elle va, très inclinée à gauche, la paume renversée, traçant sur de grandes pages des lettres énormes, informes, sans aucune rature, déchirant dans sa précipitation le papier, cassant la pointe des crayons qu'il faut remplacer fréquemment, et, pendant l'opération, le médium bien éveillé, absolument inconscient de la pensée exprimée, émet des réflexions sur ce grimoire dans lequel elle craint de ne pouvoir pas se reconnaître. Quand la main

s'arrête, le difficile est de pénétrer dans ce fouillis. Mme Desrosiers, habituée maintenant à cette écriture, la lit lentement et assez sûrement. Elle arrive quelquefois à des mots illisibles ; elle prend un crayon et la force inconnue, quoique toujours fébrile, les trace avec plus de soin, sans quoi il serait impossible de comprendre le sens du texte. Un fait analogue se présente dans les séances de typtologie. Souvent la table frappe les coups avec tant de rapidité que, ne pouvant plus la suivre, on cesse d'épeler. Vous en faites l'observation : alors elle reprend la phrase juste à l'endroit critique ; mais cette fois posément, pour être comprise.

Objectera-t-on que ces poésies, par une merveille du subconscient, émergent de la mémoire latente où elles ont été emmagasinées? Que penser d'acrostiches surgis à l'improviste? Un jour, au moment de quitter le médium, je manifestai le désir d'en obtenir un sur le nom d'un cher défunt, et j'allai dans une maison voisine voir un ami. Lorsque j'en sortis au bout de trente ou quarante minutes, j'avais à peine parcouru deux cents mètres que j'entendis derrière moi des pas précipités ; c'était un jeune garçon qui venait, de la part de Mme Desrosiers, m'annoncer qu'elle avait quelque chose à me remettre, précisement l'acrostiche sollicité. Elle s'était sentie irrésistiblement poussée à prendre le crayon. Dans ce court espace de temps, elle avait écrit seize vers, déchiffré son écriture, fait une copie pour moi, expédié le messager. Je ne prétends pas, loin de là, que c'est un chef-d'œuvre ; la rime s'y trouve pourtant, aisée, harmonieuse, ayant coulé comme une eau emportée à toute vitesse sur une pente. L'action de la mémoire latente ne s'accuse pas davantage dans l'acrostiche qui suit. C'est un jeune homme tué à la guerre qui console sa mère, assidue à ces séances :

Le ciel est gris, la terre est froide
Et mon fluide est un peu léger.
Oh ! le bras du médium est roide,
Nerveux sous mes chocs prolongés.
Pourquoi pleurer, mère chérie,
Regretter mes jeunes printemps?
Auprès de toi, je vis ta vie ;
Dieu l'a permis, je suis content.
Il faut, maman, que tu sois forte ;
Ne pleure plus, ton fils est là,
Et tendre, affectueux t'apporte
Son doux baiser de l'au-delà.

Évidemment nos parnassiens tournent en général avec plus d'art

des vers martelés dont la postérité fera peu de cas : ceux-là sont destinés à semblable mésaventure. Cependant, quand on les a vus naître sous le crayon ailé d'un médium qui pense à autre chose, on ne peut s'empêcher, malgré leur frêle apparence, de les trouver surprenants. L'inspiration a parfois le caractère de la soudaineté ; vous êtes tout à coup saisi par une idée, elle vous entraîne, vous courez au but sans vous arrêter devant aucun obstacle. Ces cas d'aisance extrême sont rares. Vous allez ordinairement à petits pas sur un sentier difficile, hésitant, découragé, attendant que la pensée vienne accompagnée du mot propre, gêné dans la prose, encore plus lorsque vous êtes assujetti aux exigences de la rime, dans des vers dont la première lettre vous est imposée. Notre médium ne connaît pas les tourments d'une composition laborieuse, si ce n'est une fatigue nerveuse avec un froid singulier de la main à la nuque. Il lui suffit d'entrer en séance pour que les vers sortent à son insu, sur des sujets et des rythmes variés. Il s'élève parfois à des considérations qui paraissent au-dessus de sa portée :

Dieu n'est pas seulement un être, une figure
Austère, illuminée par un aura vermeil ;
Ce n'est pas seulement le chef de la Nature,
De la terre, du ciel, du vent et du soleil ;
Et ce n'est pas non plus ce roi au front sévère
Qui vous parle du ciel et vous montre l'enfer ;
Ce n'est pas le Juge implacable, c'est le père
Dont l'amour tout puissant éclaire l'univers ;
C'est le but, c'est le port où l'âme se retire
Après avoir erré, souffert ; c'est le délire
D'aimer et de créer, d'être le fondement
Et le point de départ des êtres, des atomes,
De ces esprits subtils qu'on appelle les hommes ;
C'est le progrès, la vie, l'amour, le mouvement,
L'éternel recommencement.

Si ces vers vous étaient présentés avec la signature de Sully Prudhomme, vous seriez justement étonné de certaines négligences ; ils ont néanmoins de la sève, de l'élévation, un courant qui vous porte. Il ne faudrait ni les surfaire ni les évaluer trop bas. Quoi qu'il en soit, leur provenance reste bien mystérieuse. N'en peut-on pas juger également de ceux-ci?

Ne dites pas la mort, dites le changement.
Lorsque l'esprit s'enfuit, laissant son corps en bière,

Vers les mondes meilleurs il monte doucement,
Heureux et délivré du poids de la matière.
Il va..., un tourbillon le pousse dans l'espace ;
Il contemple ravi un horizon nouveau
Qui devant le regard se dresse et ne s'efface
Que pour recommencer et renaître plus beau.
Il va..., car il a vu loin du bruit des orages
Dieu qui lui souriait à travers les nuages
Et lui tenait les bras et lui montrait le ciel.
Il va..., toujours meilleur, plus pur, plus magnanime,
Et, sa route finie, dans un élan sublime,
Son cœur s'exhale et tombe aux pieds de l'Éternel.

Le médium, en déchiffrant cette pièce, s'arrêta devant le mot « magnanime » qu'il croyait mal lire, le sens lui en étant inconnu. Je signale ce détail, parce qu'il est l'indication chez lui d'un vocabulaire peu étendu.

Voici, avant de terminer, une poésie qui a presque le mérite d'un impromptu. J'avais en visite chez moi, pour quelques heures, deux personnes éprouvées par un deuil récent et plongées dans le désespoir. Je voulus leur procurer la satisfaction d'une séance.

Venez à nous, vous qui souffrez,
Nous calmons toutes les détresses ;
O vous tous qui désespérez,
Venez, nous sommes la Sagesse.

Venez à nous, vous qui pleurez,
Nous sommes les rayons de flamme
Auxquels vous vous réchaufferez.
Nous apportons la paix aux âmes.

Venez à nous, cœurs malheureux
Dont l'existence fut brisée ;
Vos disparus sont tous aux cieux ;
Venez, nous sommes leur pensée.

Venez, ils vous diront par nous
Combien la terre est morne et froide
Et combien le ciel leur fut doux
En quittant la prison si roide.

Venez, ils vous diront aussi
Que, pour avoir la récompense,
Il faut supporter les soucis
Avec une égale patience.

Venez, ils vous diront encor
Que la mort n'est qu'un grand voyage,
Un dur et magnifique essor
Qui de la terre ouvre la cage.

Venez, ils vous diront enfin
Que c'est le grand devoir de vivre ;
Nul ne doit mourir de chagrin
Et refermer trop tôt le livre
Que tient l'implacable destin.

Ces poésies de Mme Desrosiers sont signées *Jean?* avec un point d'interrogation. Ce Jean, que nous verrons à l'œuvre dans une série de phénomènes malaisément explicables par le subconscient, nous quitta un jour très froissé, les exigences de certains membres du groupe lui ayant déplu. Il fut aussitôt remplacé par un autre Esprit, *Justice*, qui nous donna avec ce titre : « Le mot de la fin », ces vers adaptés à ce départ :

Il n'y a point d'effets sans causes,
Point de visites sans adieux.
Parfois sous les paupières closes
Les yeux voient plus loin et bien mieux.

Il n'y a point d'effets sans causes,
Point de calice exempt de fiel ;
Le papillon grisé de roses,
Enivré, regagne le ciel.

Il passe. A peine s'il se pose,
Le temps de dire son amour ;
Puis, telle une impalpable chose,
Il fuit, envolé sans retour.

Le désincarné solitaire,
Qui descend dans les sombres lieux
Porter la vie et la lumière,
Aspire à remonter aux cieux.

A cet Esprit, à ce bon ange
Qu'il faut d'amour et de bonté
Pour venir plonger dans la fange
Où grouille votre humanité.

Aussi, quand sa mission est faite,
Léger comme au sortir d'un bain,
Il relève bien haut sa tête
Vers le grand ciel toujours serein.

Priez ! Le voilà qui s'élève,
Disparaît dans l'immensité...
Mais dans vos yeux flotte le rêve
Et dans vos cœurs l'éternité.

On s'étonne que des habitants de l'Au-delà, quand ils s'avisent de rimer, ne soient pas au moins à la hauteur des maîtres. La mort, on l'oublie trop, ne fait pas immédiatement de nous des êtres très supérieurs. Nous sommes destinés à évoluer ; il y a, parmi les désincarnés, autant de variétés de caractère et d'intelligence qu'ici bas et Jean, notre intarrissable versificateur, a encore bien des progrès à réaliser. Avez-vous néanmoins rencontré beaucoup de bacheliers capables, même en s'appliquant, de l'éclipser?

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

IV

La loi morale et le problème de la destinée humaine

Une loi morale réellement efficace ne peut donc être établie que si elle se base sur l'hypothèse d'une vie supra-terrestre. Confirmer cette hypothèse, la rendre de plus en plus probable, jusqu'au jour où elle deviendra une vérité indiscutable, tel doit être le but des efforts de tous ceux qui s'intéressent au progrès moral de l'humanité.

Il faut enrayer le progrès de ces doctrines qui suppriment l'espérance, seul refuge des malheureux, et ne connaissent pas d'autre bien que le

(1) Voir *Revues* Mai, Juin et Août.

bien matériel. Mais, pour les combattre, ne nous contentons plus des affirmations dogmatiques, des arguments d'ordre sentimental, ou des abstractions qu'une élite seule peut comprendre. Demandons aux philosophes, qui veulent bien combattre ce bon combat, de descendre des hauteurs embrumées où ils siègent beaucoup trop, et de mettre à la portée des masses, par la plume et par la parole, des idées simples et vivifiantes.

Dès que les hommes ont fait acte d'êtres intelligents, le problème de leur destinée a surgi devant eux. Ils se sont efforcés de répondre aux troublantes questions.... d'où venons-nous? qui sommes-nous? où allons-nous? Aujourd'hui encore, comme au cours des siècles écoulés, les mêmes questions se posent, toujours aussi pressantes. Quel que soit le côté vers lequel se tournent nos méditations, qu'il s'agisse d'études morales ou sociales, de recherches physiques ou biologiques, de sciences naturelles, d'astronomie et même de mathématiques, nous nous heurtons toujours, en dernière analyse, au grand problème de la destinée humaine.

Quand les moralistes et les législateurs s'efforcent d'introduire sur terre, les uns un peu plus de vertu, les autres un peu plus de bien-être, n'arrivent-ils pas, dans l'intimité de leur conscience, à redouter la fragilité de leurs œuvres si elles ne reposent que sur des conceptions bornées à l'horizon étroit de la vie terrestre? Quand les physiciens, les chimistes, les biologistes scrutent la matière inerte ou vivante, s'efforçant de découvrir les lois qui la régissent, n'est-ce pas, en fin de compte, avec l'espoir de pénétrer un peu le secret si profond des fins dernières de l'homme. Quand l'astronome s'enfonce, par la pensée, dans la profondeur des cieux et cherche à lever le coin du voile qui nous cache la nature et la formation des mondes, n'est-ce pas pour essayer de déchiffrer l'énigme de l'univers et de comprendre le rôle que peuvent y jouer les faibles habitants de notre petite planète, entraînée par son soleil dans l'espace infini? Quand le mathématicien, par le seul travail de son esprit, en dehors de toute contingence terrestre, augmente encore la puissance de l'analyse, n'est-ce pas pour ouvrir des perspectives nouvelles sur les hautes destinées de l'esprit humain?

Ainsi tous ceux qui cherchent, tous ceux qui avancent plus ou moins péniblement dans les diverses voies ouvertes par la science, viennent se heurter, consciemment ou inconsciemment, au problème de la destinée humaine. Certains feignent de l'ignorer, beaucoup l'écartent comme inopportun, d'autres acceptent *à priori* les solutions apportées par les dogmes religieux, quelques-uns, enfin, s'efforcent de le résoudre, mais ne dirigent généralement pas leurs efforts dans le sens qui conviendrait pour rendre leurs travaux accessibles aux masses. Ce sont pourtant ces

masses qui ont besoin d'être fixées sur leur destinée. Peu importe qu'une élite arrive à acquérir, sur ce grave sujet, des convictions justifiées : Si ces convictions ne pénètrent pas dans les masses, l'état moral de l'humanité restera ce qu'il est et le véritable progrès social ne s'accomplira pas.

Dans quel sens faut-il donc agir pour donner à ce grand problème de la destinée humaine, le seul qui vraiment nous intéresse tous, auquel tous les autres se rattachent, une solution, sinon complète, du moins approchée, susceptible de procurer aux sociétés modernes ce guide qui leur fait malheureusement défaut. Allons-nous, comme le voudraient tous ceux qui regardent plus volontiers vers le passé que vers l'avenir, travailler à restaurer des dogmes religieux qui, après avoir, pendant tant de siècles, soutenu l'humanité, sont tombés auprès des foules dans un discrédit, que l'on peut regretter, mais que l'on ne saurait contester?

L'expérience d'un passé historique déjà long montre que les grands courants entraînant la pensée humaine peuvent être endigués, mais jamais arrêtés. Le rationalisme est un de ces courants. L'affirmation d'une personnalité, même très haute et très sainte, ne suffit pas à convaincre la majorité des hommes. Une vérité n'est acceptée que si elle se présente à la raison, après examen, discussion et démonstration, avec tous les caractères exigés des vérités d'ordre scientifique.

Ce sont ces caractères qu'il faudrait donner aux dogmes religieux pour les restaurer, et peut-être y arriverait-on, au moins pour quelques-uns d'entre-eux, si on voulait les soumettre à une critique vraiment scientifique, exempte des préjugés que l'atavisme, l'éducation et même l'esprit de parti enracinent dans le cœur de l'homme pour troubler son jugement.

Quoi qu'il en soit, c'est par les religions que furent apportées aux peuples primitifs les premières solutions du problème de la destinée humaine. Ces solutions, généralement simplistes, s'adressaient beaucoup plus à l'imagination qu'à l'intelligence et convenaient à des sociétés encore en enfance. Peu à peu, cependant, certains esprits, moins faciles à satisfaire, éprouvèrent le besoin de creuser davantage le problème des origines, de la nature et des fins de l'homme. Ainsi naquit la philosophie dont l'objet fut manifestement, à l'origine, la recherche d'une explication rationnelle des cosmogonies et des théogonies religieuses. Puis, le sens critique se développant, ce ne fut plus seulement pour les expliquer, mais aussi pour les combattre, que les philosophies surgirent à côté des religions.

A l'origine des civilisations, on voit donc apparaître des dogmes plus ou moins révélés, institués par des personnalités se disant envoyées et inspirées par une autorité supra-terrestre. Ces dogmes, enguirlandés

de fables poétiques, mis, au moins dans leurs parties essentielles, à la portée de tous par des représentations matérielles et par des cérémonies s'adaptant aux mœurs de ces époques lointaines, donnèrent aux hommes, pendant une longue durée, sur le mystère de leur destinée, des explications qui correspondaient à leur développement intellectuel.

D'autre part, dans le cercle restreint des esprits plus avancés, la philosophie apparaissait et se développait progressivement. Mais combien elle ignorait et devait ignorer longtemps les véritables méthodes de recherches! On la voit, presque toujours, procédant par intuition, paraissant même parfois s'inspirer d'une sorte de révélation, pour bâtir des systèmes venant, soit confirmer et compléter, soit démolir et remplacer les dogmes religieux. On a admiré, non sans raison, quelques-uns de ces systèmes, qui témoignent d'une étendue et d'une profondeur de vues saisissantes sur l'univers en général et sur l'humanité en particulier, et auxquels il ne serait peut-être pas inutile de faire, encore aujourd'hui, quelques emprunts. Mais cette philosophie, pour défendre ses idées, employait la dialectique de son temps, accumulait les syllogismes, pour faire sortir de prémisses incertaines des conclusions qu'elle présentait comme des vérités indiscutables. Le temps n'était pas encore venu où l'homme, moins présomptueux, reconnaîtrait que tout ce que la seule science peut lui apprendre, sur l'univers et sur lui-même, se borne à quelques hypothèses qu'il s'efforce chaque jour de rendre de plus en plus probables.

Le Christianisme, à ses débuts, n'appela que peu l'attention des philosophes. Il ouvrait cependant aux hommes de nouveaux horizons et leur donnait des espérances infinies. Mais son dogmatisme s'effaçait devant la rénovation morale et sociale qu'il apportait dans une société profondément troublée et corrompue. Effacement d'ailleurs bien momentané.

Dans cet orient des premiers siècles, où, secoués par le souffle des révolutions qui se préparaient, les esprits s'agitaient dans un grand bouillonnement d'idées, la doctrine nouvelle ne pouvait pas conserver longtemps le caractère presque exclusivement mystique de ses débuts. Elle était nécessairement conduite à définir plus explicitement ses dogmes, pour confondre ses contradicteurs, raffermir ses adeptes et apaiser tous ceux que tourmentait le besoin d'obtenir quelques précisions sur le problème de leur destinée. Puis ces dogmes, précisés, expliqués et coordonnés, formèrent cette théologie qui, pendant une longue suite d'années, allait imposer son autorité aux nations civilisées.

A côté de la théologie, dès le V^e^ siècle, s'était développée la philosophie chrétienne. La première basée sur la révélation, partait de la foi et

cherchait à la justifier; la seconde, s'appuyant sur les seules forces humaines, partait de la raison et s'efforçait de retrouver la foi. La philosophie ainsi comprise n'était donc qu'un complément de la théologie. Elle avait pour principal objet la démonstration, par le seul raisonnement, des vérités que la théologie considérait comme révélées.

Sa méthode ne s'était d'ailleurs pas améliorée. Elle avait conservé, en l'accentuant même, cette dialectique ancienne qui, en dehors de toute observation, voulait faire jaillir la vérité du cerveau humain. Ce fut, dans le cadre de cette philosophie, que, sauf quelques écarts vite réprimés, se maintinrent, jusqu'à l'époque moderne, tous les esprits cultivés.

Pendant ce temps, les foules ignorantes et dociles s'inclinaient très bas devant les vérités théologiques, mises à leur portée par l'enseignement du catéchisme et les instructions du clergé.

Ainsi, durant une très longue période, la pensée humaine resta dans une dépendance étroite des doctrines religieuses. La solution du problème de la destinée humaine donnée par la théologie, c'est-à-dire par la révélation, était acceptée sans discussion et entraînait un état moral et social, sans doute encore assez barbare, mais formant un ensemble bien homogène, dont on ne saurait contester l'harmonie et même la grandeur.

Dans ces sociétés chrétiennes, tous, du plus élevé jusqu'au plus humble, du plus instruit jusqu'au plus ignorant, avaient la foi, c'est-à-dire la croyance à des vérités révélées dans des circonstances dites surnaturelles et promulguées par une autorité unanimement reconnue.

L'autorité et les miracles, telles furent donc les deux appuis sur les quels, jusqu'à l'époque moderne, reposèrent toutes les croyances. Jugés pendant longtemps inébranlables, ils ne devaient pourtant pas échapper à cette loi qui refuse toute stabilité aux choses terrestres.

Un jour vint, où quelques esprits impatients de tout joug, se révoltèrent contre cette autorité qui, souvent d'une façon maladroite et inopportune, interdisait, même par la force, toute opinion contraire à la sienne. Le mouvement prit l'extension que l'on sait, et la division se mit parmi les chrétiens. L'un des appuis de l'antique croyance était donc ébranlé. Ce fut l'œuvre des siècles suivants de saper le second. On vit alors une certaine philosophie, totalement dépourvue de scrupules, s'émanciper peu à peu de l'influence religieuse et s'efforcer ensuite de jeter le discrédit sur tout ce qui, dans l'ordre appelé surnaturel, servait de fondement à la foi chrétienne. Ce n'était pas une philosophie savante, cherchant à pénétrer les mystères de la nature et à scruter les profondeurs de l'âme, pour en faire ressortir des clartés nouvelles sur les

destinées humaines. C'était une philosophie légère « à l'usage des gens du monde », dissimulant la faiblesse de ses arguments sous une forme littéraire pleine de séductions, maniant l'ironie, même le sarcasme, avec une maîtrise incontestable, ne négligeant rien de ce qui peut frapper des esprits superficiels, et mêlant aux choses sérieuses beaucoup de plaisanteries, parfois même quelques grossièretés. Pour abattre « la superstition », elle ne perdait pas son temps en recherches approfondies sur l'authenticité des faits extraordinaires révélateurs d'un monde supraterrestre, mais, s'appuyant sur un exégèse très fantaisiste, elle se contentait de ridiculiser et de nier les révélations et les traditions religieuses.

Le terrain sur lequel tombait cette ivraie, était particulièrement bien préparé à la recevoir. Une société légère et frivole, recherchant les bons mots et les paradoxes, éprise d'indépendance et de nouveautés, naturellement portée vers le scepticisme et l'irréligion, était toute préparée à accueillir favorablement cette philosophie superficielle, frondeuse et railleuse, dont Voltaire fut le grand-prêtre. La « libre pensée » se répandit ainsi dans les salons de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, pour envahir plus tard la petite bourgeoisie et s'infiltrer ensuite lentement dans les classes ouvrières et paysannes. Cette invasion très progressive est loin d'être encore complète, mais elle suit toujours son cours et, jusqu'à présent, il ne semble pas que les nombreuses tentatives faites pour l'arrêter aient été vraiment efficaces. La libre pensée, il est vrai, ne trouve plus d'appui dans les hautes classes, mais les adeptes ainsi perdus sont largement remplacés par les recrues faites dans les classes inférieures. Elle règne, en définitive, sur la majorité des hommes. Sous son influence, la vie intellectuelle a subi une transformation profonde.

Quand nous sommes enfants, nos esprits ont besoin, pour se développer, d'un guide qui leur montre la route à suivre, les soutienne dans leur marche, leur apprenne à surmonter les obstacles et à vaincre les résistances qui s'opposent à leur progression. Lorsque nous sommes devenus de jeunes hommes, nous nous hâtons de rompre ces lisières, et nous nous empressons d'abandonner nos guides pour marcher désormais à la lueur de nos propres lumières. Nous nous engageons dans des voies nouvelles, que nous reconnaissons, parfois un peu tard, être sans issue, nous rebroussons chemin pour prendre d'autres directions, nous trébuchons souvent, nous tombons quelquefois, jusqu'au jour où, devenus hommes, mûris par toutes ces expériences, nous arrivons enfin à discerner la véritable voie et à la suivre aussi loin que nos forces nous le permettent, sans nous en laisser détourner.

Tel est le développement de l'individu et tel est aussi le développement de la collectivité. Les sociétés passent également par l'enfance, par

l'adolescence et par l'âge mûr. La floraison de la libre pensée est un des produits de la période d'adolescence de l'humanité. Après être resté pendant de longs siècles sous la férule de ses maîtres, l'esprit humain s'est émancipé et cherche sa voie avec ses propres ressources, en faisant des essais plus ou moins heureux, en s'abandonnant même parfois à des désordres, dont le triste état moral des sociétés actuelles a été la conséquence. Mais un jour viendra, peut-être prochain, où l'humanité, arrivant à son âge mûr, s'engagera dans sa voie définitive et se dirigera, d'une marche assurée, vers un but que la connaissance de sa destinée lui aura permis de préciser.

Pour hâter l'arrivée de ce jour, c'est donc la résolution du problème de notre destinée qu'il nous faut trouver.

Celle que nous donnaient les religions n'est plus acceptée. On repousse toute autorité, et, avec la libre pensée, nous ne sommes plus au temps où « le peuple a plus grande foi et dévotion aux saints du ciel, quand il voit les miracles que Dieu accomplit par eux » (1).

(A suivre.) Général ABAUT.

Il y a médium et médium

Je ne voudrais faire à un homme qui lutte habilement pour gagner sa vie nulle peine, même légère ; mais la façon seule dont il comprend sa tapageuse publicité impose le devoir de mettre au moins en garde un public toujours ignorant, non pas tant contre un spectacle sans doute bien présenté que contre une fâcheuse confusion possible, qu'il faut donc se hâter de dissiper.

C'est de Bénevol que je veux parler, à l'occasion de la série de représentations qu'il inaugure aujourd'hui. Cet ancien forain, qui a un bagout, un toupet et un à-propos quasi prodigieux, s'intitule en effet, dans tous les journaux et sur tous les murs: *Medium spirite et maître des forces inconnues*. Or, je connais son travail — j'allais écrire : son numéro — qui appartient à l'école des Robert-Houdin et Dicksonn, d'une part ; Pickmann et Donato, de l'autre. Ai-je besoin de dire que ses mystères, ses trucs et son brio sont aussi étrangers au domaine du spiritisme (dont il bat monnaie), que n'importe quel tour de cartes? Et je le blâme d'autant plus de tromper ainsi le pauvre populo que son programme, présenté sous sa couleur vraie, c'est-à-dire comme celui d'un bon illu-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1917, page 220.

sionniste qu'il est ne perdrait en rien de son attrait pour les amateurs de passe-passe.

On est dès lors tenté de lui appliquer, à plus d'un demi-siècle de distance, ce que Camille Flammarion écrivait, en 1865, sur les fameux frères Davenport :

« *Aux yeux de la curiosité publique, en mettant sur le compte du surnaturel ces faits de physique occulte qui ressemblent passablement à des tours de prestidigitation, ils paraissent joindre la fourberie à l'insolence. Aux yeux du moraliste qui étudie les actes inexpliqués, ils se mettent, en réduisant leur faculté en valeur financière, au niveau des saltimbanques. D'un côté comme de l'autre ils ont tort. Aussi je condamne à la fois et leur grave erreur de paraître au-dessus de forces dont ils ne sont, au contraire, que les instruments, et le parti vénal qu'ils tirent d'une faculté dont ils ne sont pas maîtres et qu'ils n'ont aucun mérite de posséder.* »

Aujourd'hui, le grand savant et philosophe n'écrirait même plus cette phrase, car ayant mieux étudié les phénomènes si troublants du spiritisme, il doit être persuadé qu'en aucun cas les esprits des désincarnés ne consentiraient à se prêter à de semblables exhibitions publiques et payantes, avec réussite garantie à heure fixée à l'avance. On sait, au contraire, qu'il faut pour avoir des manifestations intéressantes — que ne nie d'ailleurs plus aucun homme de bonne foi, après les expériences concluantes des plus illustres savants du monde — qu'il faut, dis-je, un petit groupe de personnes aussi recueillies que possible.

Car le spiritisme apparaît de plus en plus à la fois comme une science expérimentale et comme une religion véritablement universelle, qui embrassera et réconciliera peut-être toutes les autres. Il commence par démontrer, par prouver à nos sens si limités l'immortalité de l'âme et la survivance, base de toute religion, et il a l'immense mérite d'être le seul à pouvoir satisfaire à la parole de l'Écriture : *Fides sit rationabilis ; rationabile sit obséquium* (que le consentement de la foi soit soumis au contrôle de la raison)! Il console ceux qui pleurent un être cher en leur montrant dans la mort éphémère le prélude d'autres vies qu'il dépend de notre perfectionnement de faire de plus en plus belles et de plus en plus heureuses. Il rajeunit et revivifie le christianisme conventionnel (dont Conan Doyle dit qu'il doit évoluer ou disparaître) en abandonnant le dogme suranné de la chute de l'homme et la barbarie d'un châtiment perpétuel.

En résumé, c'est une doctrine éminemment moralisatrice et séduisante, qu'il est dès lors infiniment triste de voir usurper, galvauder et

prostituer au cirque par un bonisseur, dont la seule franchise est de se déguiser lui-même en romanichel, semblant, par là, tout au moins, ne réclamer que le crédit qu'on peut accorder à un bohémien ou à un charlatan.

Georges ANQUETIL.

Nouvelle invention d'Edison

D'après une interview publiée par B. C. Forbes, dans l'*American Magazine*, A. Edison fait savoir qu'il a mis au point un instrument grâce auquel il espère établir des communications avec les morts. Il compte que son appareil, instrument supersensitif très délicat, pourra enregistrer les impulsions des esprits et les transmettre aux vivants. « J'ai travaillé depuis quelque temps, dit-il, à construire un appareil pour voir s'il est possible aux personnalités qui ont quitté cette terre de communiquer avec nous. S'il est terminé, ce n'est pas par des moyens occultes et mystérieux, tels que ceux qui sont employés par les soi-disants médiums, mais par une méthode scientifique.

« Si l'appareil que je suis en train de construire, conclut-il, peut servir de voie à un nouveau savoir, issu de l'inconnu, nous pourrons être amenés à faire un pas important vers la source cachée de toute la connaissance, en nous approchant plus près de l'intelligence qui dirige tout. »

Le célèbre inventeur cache soigneusement les détails techniques de son invention. Il ne dissimule cependant pas qu'il a été mis sur la voie par le développement des communications dans l'espace grâce, à des agents intangibles.

Edison prévoit d'immenses progrès dans le domaine de l'électricité, elle sera employée à des milliers d'usages que nous sommes loin de soupçonner aujourd'hui.

Revues et Journaux

Le Mercure de France (15 août) publie, dans sa Chronique scientifique, une étude du professeur Ziegler : « La mémoire du chien. » Ziegler est un savant réputé, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'Université de Stuttgard, où il se livre à une minutieuse analyse des

faits et gestes des animaux. Voici comment il s'exprime au sujet des manifestations d'Elberfeld et de Mannheim : « Après m'être assuré que les chevaux d'Elberfeld et le chien de Mannheim sont effectivement capables, de par leur propre raison, de lire et de calculer, je considère que c'est mon devoir de savant de soutenir, par la parole et par la plume, le bien fondé de ces nouvelles observations, bien que je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y a à faire reconnaître en science des découvertes qui sont en contradiction avec les opinions admises.

Le Petit Marseillais annonce le passage à Marseille du célèbre romancier Sir Arthur Conan Doyle, bien connu aussi par ses ouvrages sur le spiritisme. Le voyage qu'il effectue en ce moment se rattache précisément à cette question. Accompagné de sa famille, il part pour la Nouvelle-Zélande et l'Australie où il se propose de donner des conférences spirites, notamment à Melbourne et à Sydney.

Psychic-Magazine continue l'intéressante publication des réponses reçues sur son enquête : « Croyez-vous à la survivance de l'âme? » G. Fabius de Champville, dans un bel article, répond affirmativement et conclut : Le spiritisme, conséquence de la survivance scientifique de l'âme, n'est qu'ébauché. C'est un ensemble dont l'analyse est appelée à stupéfier nos descendants et à éclairer l'humanité et la création d'une splendide, réconfortante et généreuse lumière. »

Le numéro de juillet publie l'opinion autorisée de Léon Denis. Il constate que le spiritisme ne combat aucune religion mais les complète, les féconde et les rend plus vivantes en leur fournissant les preuves de la vie future, de la sanction des actes et de l'existence d'un principe de justice dans l'univers. Le spiritisme est bâti sur un roc. Les preuves abondent de plus en plus et le jour s'approche où la science affirmera la survivance et la manifestation des âmes des morts comme une loi de la nature.

Chronique Étrangère

L'abondance des matières nous imposant, ce mois-ci, de réduire quelque peu les proportions de cette chronique, nous n'y ferons figurer qu'un certain nombre de *faits* signalés par nos confrères de l'étranger, à l'exclusion de tout commentaire. Toutefois, nous croyons nécessaire, au premier mot, d'observer que les phénomènes spirites se faisant de plus en plus nombreux dans le monde, il devient plus indispensable que

jamais d'exercer, en ce qui les concerne, le contrôle le plus rigoureux et, pour ce qui a trait à leur publication, de n'en tenir compte, vraiment, que si toutes les garanties d'exactitude et de probité sont réunies. C'est avec un sentiment de regret que, parfois, dans certaines revues de l'étranger, nous voyons affirmer l'authenticité de manifestations qui, par l'importance des résultats qu'elles semblent apporter, mériteraient d'être accréditées par des témoignages indiscutables. Il n'en va pas toujours ainsi et il faut le déplorer. Le tout n'est pas d'accumuler les expériences, pour démontrer à tout prix la vérité du spiritisme. Cette vérité est reconnue, indéniable. L'essentiel est de la confirmer avec la plus grande sévérité scientifique pour faire taire, par la force de l'évidence, ceux qui n'en ont pas encore admis la réalité parmi les hommes. Nous ne nous permettons certes pas d'adresser un reproche aux organes qui publient, peut-être trop à la légère, des résultats de séances propres à faire douter les sceptiques et même les autres. Nous leur donnons simplement le conseil de ne pas oublier que le spiritisme, au point d'avance et de prospérité où il en est, peut et doit remporter ses victoires d'autant qu'il sera inexorable envers lui-même et que son progrès reste inséparable de la scrupuleuse application des contrôles de la science, dans le magnifique et illimité laboratoire de l'Esprit.

***

Le *Progressive Thinker* (7 août) relate l'épisode suivant, dont le célèbre auteur de *Quo Vadis*, H. Sienkiewicz, fut le héros et qui est emprunté à un recueil de souvenirs de Anton Niedermeier. C'est Sienkiewicz qui parle : « Séjournant à Biarritz, j'y rencontrai une jeune anglaise avec laquelle j'eus de fréquentes conversations sur le spiritisme.

« Après l'un de ces entretiens, un soir, je vais me reposer et je rêve que, devant une haute maison, je vois un corbillard derrière lequel se tient un jeune homme, blond, aux yeux très clair, et portant un habit bleu à boutons de métal. Ce rêve m'obsède plusieurs nuits de suite. J'en suis troublé et énervé. Quelques semaines plus tard, je vais à Paris. Ma jeune amie anglaise est déjà arrivée à l'hôtel où je descends. Le lendemain, comme je vais pour prendre l'ascenseur et descendre au rez-de-chaussée, je vois tout-à-coup devant moi le groom préposé au service du lift : c'est toute l'image du boy qui m'est apparu plusieurs fois en rêve. Pour m'inviter à entrer, il a le même geste que celui qui me priait d'entrer dans le corbillard. Cela suffit à me décider à descendre à pied par l'escalier. Anxieux, je me jette dans la salle de lecture. Et après quelques

minutes, c'est un fracas épouvantable. Je suis si effrayé que je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je vois plusieurs corps étendus dans le vestibule. L'ascenseur venait de se briser dans une chute horrible : le corps du groom de l'ascenseur-corbillard était parmi ceux des morts. »

Dans un précédent numéro (24 juillet), le *Progressive Thinker* publie des faits encore mal connus dans le monde et relatifs à des manifestations spirites contemporaines des phénomènes Fox qui inaugurent les expériences du spiritisme moderne. Il faudrait pouvoir dire tout au long l'histoire de ces deux jumeaux, les fils Andrew et Willie Potts, de Harrisburg (Pensylvanie), dont la médiumnité provoquait des phénomènes tels que le rejet de lourdes bûches hors du coffre à bois, le renversement de vases pleins d'eau, la substitution d'un tableau à un autre dans des cadres suspendus au mur, le dessin de portraits en couleur sur des papiers pourtant soigneusement enroulés, le transfert de menus objets d'un point à l'autre de la ville, l'apport de fleurs aux séances. Cette relation à laquelle le recul du temps donne un caractère historique est fort remarquable.

O Jornal relate un fait très apparenté avec des faits analogues plusieurs fois signalés. Dans la même nuit, à six heures moins le quart du matin, un médecin et un pharmacien de Rio-de-Janeiro sont réveillés par des coups violents frappés à leur porte. Ils vont ouvrir et ne trouvent personne. A huit heures, le médecin va chez le pharmacien pour lui raconter l'étrange aventure. « J'en ai autant à votre service », lui répond le pharmacien. Et quelqu'un entre qui leur annonce la mort du violoniste Nivot, leur ami commun. Nivot est mort à six heures moins le quart exactement.

O Clarim (Mattao) extrait, d'un procès-verbal de séance, le fait que l'Esprit, parlant à tous les assistants, s'obstine à ne rien dire à deux d'entre eux. Questionné à ce sujet, il répond qu'il ne peut pas converser avec ces gens, dont l'un maltraite une orpheline qui vit chez lui et dont l'autre a le tort de battre sa femme. Les deux « accusés » pâlissent, mais, pressés de s'expliquer, de se défendre, ils doivent bien reconnaître que l'Esprit a dit la vérité. Et ils promettent de se corriger, à l'avenir.

La femme d'un officier anglais servant aux Indes, revient, avec sa mère et sa petite fille en Angleterre, car le climat colonial lui est mauvais. Elle s'installe dans une pension de famille du pays de Galles où demeure la femme d'un autre officier, également aux Indes. L'infortunée est très malade : c'est un véritable squelette. La petite fille a pitié d'elle, va lui faire la lecture, essaye de la distraire. Il lui faut, un jour, se

séparer d'elle pour aller en pension dans une ville voisine. Quelques semaines plus tard, la malade meurt. Aux vacances, l'enfant revient chez sa mère et, pendant la première nuit, elle voit, près du lit, sa pauvre amie défunte, aussi décharnée que de son vivant, mais, cette fois, *souriant*, ce qui ne lui arrivait jamais. Elle s'éveille, dit son rêve à sa mère qui l'invite à se rendormir. Et à deux reprises, la vision l'obsède encore. Chaque fois, elle en prévient sa mère. Le jour venu, on s'étonne que la bonne grand'maman, à sept heures, ne soit pas encore sortie de sa chambre, bien qu'elle en ait l'habitude ponctuelle. On entre chez elle et on la trouve encore au lit, très troublée : « Je suis vraiment toute bouleversée, dit-elle. Cette nuit, par trois fois, la malheureuse qui demeurait en bas et qui est morte il y a quelques mois, m'est apparue, *toute souriante*, et c'est en vérité une chose extraordinaire ». Il y avait eu absolue concordance entre la vision de l'enfant et celle de la grand-mère. (*Occult Review*, août.)

A Camden (États-Unis), le médium Andy, entrancé par l'esprit d'un nommé Patrick, soudainement disparu du pays depuis quelques années, révèle que ce Patrick, se baignant un soir dans la rivière Susquehana, en un lieu solitaire, s'est noyé et que son corps peut être retrouvé à une place désignée. Vérification faite, sous une épaisse couche de vase, on retrouve en effet le crâne de Patrick et quelques ossements. Il est à noter que le médium Andy ne sait point nager et qu'il n'a pu, par lui-même, aller explorer le fond de la rivière, pour machiner une mystification. (*Progressive Thinker*, 31 juillet).

La revue *Light* (7 août) fournit de curieux renseignements sur la possibilité que l'on a de vérifier l'état de santé d'un individu en observant la couleur de son *aura*. L'auteur estime que le temps est proche où le seul examen de l'*aura* permettra de diagnostiquer l'état de santé morale et physique de tout être. Cette étude, bien conduite, peut aboutir à des résultats aussi fondés que ceux de la phrénologie et de la physiognomonie. Toute altération du corps ou de l'esprit correspond à une altération de l'aura. Il est certain que l'établissement d'un « prisme de diagnostic » n'est pas aisé, mais c'est une science à développer : elle est capable d'avenir. — Dans un ordre d'idées à peu près analogue, *Light* (même numéro) mentionne l'expérience photographique du Dr Titus Bull, ami de feu Hyslop. Dans l'obscurité complète, Bull a appliqué derrière la tête d'un sujet une plaque sensible et a obtenu après deux heures de pose une photographie du cerveau, montrant nettement la cause physiologique d'une maladie hypothétiquement diagnostiquée. Bull explique que ce résultat a pu être obtenu par la « lumière inté-

rieure », dite *aura*. Sur la plaque, autour de la photographie proprement dite, flotte une sorte de brouillard blanchâtre, assimilable à celui dont paraissent souvent composés les visages des fantômes. Point n'est besoin d'expliquer aux lecteurs spirites le rôle que tient cet électroplasme dans la formation des apparitions.

Light (21 août) parle d'une expérience photographique où un esprit employa une ruse singulière pour bien prouver qu'il ne s'agissait pas d'une photographie de la pensée, mais d'une image directement reproduite d'après un modèle de l'Au-delà. Sa petite fille étant morte, un père va chez un médium avec un lot de plaques et espère obtenir l'effigie de la chère disparue. En développant, quelle n'est pas sa surprise de voir, sur la seule plaque impressionnée, le portrait d'un fils qui est mort plusieurs années auparavant. L'esprit de ce défunt qui s'est substitué à la petite fille attendue fait savoir qu'il a pris cette décision pour fournir une preuve évidente que la photographie obtenue n'était pas celle de la pensée du père évoquant sa fillette. Et la petite morte, questionnée à son tour, de dire : « Mon frère a fait cela sans me prévenir. Je me tenais bien sage devant l'appareil, confiante que je serais photographiée. Et c'est Alfred (le frère) qui a pris ma place, bien que vous ne pensiez pas à lui. »

Dans le même numéro, *Light* commente le cas saisissant des fils de Mme Chapman. Cette dame habite l'Australie. Elle a perdu deux fils à la guerre. Elle lit *Raymond* de sir Oliver Lodge et, aussitôt, écrit à l'auteur, à Londres, en lui envoyant de courtes lettres rédigées par ses enfants sur le front. Elle lui dit qu'elle espère qu'avec ces reliques des morts quelque médium pourra les évoquer. Sir Oliver Lodge remet les documents au médium Mme Gillepsie. D'abord, les tentatives sont infructueuses, puis le 15 avril 1918, aidée par une autre médium, appelée Miss Naomi Bacon, Mme Gillepsie reçoit la visite des esprits attendus. Ils donnent leurs noms, des détails sur leur mort, sur leurs occupations pendant la vie. Mme Chapmann, renseignée de ces faits, écrit d'Australie, le 14 juillet 1918, pour remercier et pour dire qu'elle espère qu'on « en saura davantage ». Les détails fournis sont exacts, ajoute-t-elle, sauf quelques légères erreurs. Le 5 novembre 1918, nouvelle séance à Londres. Cette fois, les précisions abondent : sur un anneau d'or appartenant à l'un des fils et gravé de noms qui sont donnés par le médium, sur une avance d'argent faite à l'un des « garçons » par un oncle généreux, sur des livres placés à tel et tel rayon de bibliothèque, là-bas, en Australie, au foyer familial. En mars 1919, Mme Chapman fait savoir que toutes les révélations sont exactes.

Nous terminons cette chronique par le passage suivant, emprunté à un sermon récemment prononcé par le Rév. H. C. Orr, nouvellement nommé vicaire de l'Église de Tous les Saints, à Grimsby : « Mon Dieu, dites à nos chers morts combien nous les aimons et combien ils nous manquent, combien le temps nous semblera long avant de les revoir. *S'il y a des moyens grâce auxquels ils puissent venir à nous, accordez-leur d'être nos gardes et nos guides et tolérez que, par quelque preuve, nous les sentions tout auprès de nous, dans la mesure que le permet votre Loi.* » Il y a évidemment quelque chose de changé dans les paroles que les membres de l'Église adressent aux fidèles.

M. CASSIOPÉE.

Échos des Sociétés

Nous avons le plaisir d'annoncer la constitution de la *Société d'études psychiques, scientifiques et morales de Sidi-Bel-Abbès* (Algérie).

Le bureau a été constitué comme suit : M. Mira, président ; M. Contraire, vice-président : Mlle Praden, vice-présidente, M. Mazoyer, administrateur ; M. Ben-Hamon, secrétaire-trésorier ; M. Lizonnat, secrétaire-adjoint ; M. Schelouch, bibliothécaire.

Une bibliothèque a été créée.

Nous souhaitons une fraternelle et cordiale bienvenue à la nouvelle Société. Dirigée par des personnes d'élite, l'avenir s'ouvre prospère et plein de promesses devant elle.

La Société spirite de Lyon pour l'œuvre de la crèche nous adresse, avec prière de publier, le procès-verbal de son Assemblée générale annuelle :

Le dimanche 20 juin, la Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche, s'est réunie pour célébrer son seizième anniversaire.

Mlle Monin ouvre la séance par un appel à Dieu et à nos Protecteurs ; elle lit une lettre de M. Henri Regnault, s'excusant de ne pouvoir assister à notre réunion, il est de cœur avec nous et envoie un salut fraternel à tous les sociétaires de la Crèche.

Mlle Malosse lit un enseignement de nos Protecteurs où ils nous engagent à porter souvent nos pensées bienfaisantes sur ces chers petits, pour demander à Dieu l'aide et l'assistance qui leur sont nécessaires. Ils nous assurent que nos bonnes pensées seront efficaces, car elles ont

leur répercussion dans l'espace et elles nous apportent des éléments en rapport avec nos appels.

Mlle V. Meiffre, secrétaire, nous donne connaissance du procès-verbal de l'Assemblée générale du 1er juin 1919.

M. Malosse, Trésorier, lit le compte rendu moral et financier. Il remercie ceux qui nous ont aidés dans notre vente de charité du 9 mai, et fait connaître comment l'Œuvre de la Crèche a été fondée et comment elle fonctionne.

M. Achard, nous charma quelques instants, par la lecture d'un sonnet dédié aux enfants de la Crèche, et celle d'un chapitre du livre « Tout est là » de V. Marchal : « S'aimer, c'est se supporter ». Ces quelques pages, d'une si haute portée morale, pénétrèrent tous les cœurs et leur procurèrent une douce émotion.

Mlle Monin prend la parole sous l'inspiration de Mme Stéphen, l'une des fondatrices de la Crèche, qui en termes émus, nous donne des conseils de vraie fraternité. Il faut, nous dit-elle, être aimable envers tous nos frères, et plus encore envers ceux qui nous sont le moins sympathiques, afin de les attirer à nous pour nous faire aimer d'eux. L'amabilité est un aimant qui attire tous les cœurs et prédispose les âmes à l'amour, en les conduisant à la fraternité.

M. Sausse, en quelques paroles, remercie Mlle Monin et Mme C. Allemand du concours dévoué et désintéressé qu'elles apportent à l'Œuvre de la Crèche. Puis Mlle Monin lève la séance en nous donnant rendez-vous à l'année prochaine.

Nous recommandons cette belle œuvre à tous nos frères en croyance. Il est à souhaiter que, dans d'autres grands centres spirites, on suive l'exemple de Lyon.

Institut Métapsychique International. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que l'Institut métapsychique international vient d'inaugurer la publication de son important bulletin, contenant : un exposé de ses principales expériences ; un compte rendu du psychisme dans le monde entier et les nouvelles découvertes de la science métapsychique. Ce bulletin, dont le premier numéro porte la date d'octobre 1920, paraîtra tous les deux mois. (Prix : 6 fr. le numéro.) Alcan, éditeur. Les adhérents de l'Institut le recevront gratuitement. (Voir l'annonce dans la *Revue* pour les conditions d'adhésion.)

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.